

La traduction à vue : quelles compétences ?

Liliana Alic

Université Transilvania de Brasov

Abstract

Sight translation consists in translating a written text in a discourse, aiming at conveying a meaningful message from one language to another. Such activities are part of a master programme of translation, being a section of an academic programme which includes other types of translation meant to prepare a translator to each and any activities he is supposed to do in his/her activity as a translator. Nevertheless, sight translation implies the acquisition of a specific amount of competences, such as conveying the meaning of the source text to the target text, which implies linguistic competences in both languages, and, among other competences, thematic competences added to cultural competences. Students must be aware of the theme discussed, its cultural and its semantic implications in one language and the equivalent in the target language in order to avoid mistakes. Proper names, specific dates, cultural hints, cultural phenomena, cultural behavior can lead to wrong translations and wrong interpretations. Consequently, a good sight translation from a written text to an oral discourse implies some specific competences going beyond linguistic competences in both languages, source and target language. It also implies a lot at exercise and practice. Errors and faults can only be useful to improve performance.

Key words: sight translation, training programme, cultureme, communication, error

1 INTRODUCTION

Comme la traduction à vue est un type de traduction complexe (de l'écrit à l'oral), l'approche de la problématique la concernant ne sera pas simple. L'intérêt que nous portons à la traduction à vue se situe dans le contexte de formation des traducteurs dans le cadre d'un master de traduction du français vers le roumain d'une université de Roumanie. Les étudiants ont comme langue maternelle, le roumain, et comme langue de travail, le français.

Dans cette étude, notre intérêt porte principalement sur les compétences nécessaires aux apprentis traducteurs pour faire ce type de traduction, compétences qu'il s'agit d'étudier dans le contexte de formation des traducteurs et non d'interprètes d'une langue à l'autre. Un traducteur issu de ce programme d'études ne sait pas encore comment il va orienter son activité, évidemment cela se fera en fonction des besoins du marché. À l'issue d'un programme de formation en tant que traducteur, le diplômé ne sait pas encore quel est le domaine qui lui est le plus approprié, par manque d'expérience. Ensuite, il connaît à peine le marché du travail de la zone géographique et, surtout, il sera, paraît-il, contraint à se spécialiser et à maîtriser un certain type de traduction pour pouvoir s'imposer sur le marché du travail et mettre à profit ses compétences acquises pendant ses années de formation.

Ce qui doit être retenu avant de commencer l'analyse sur un cas de traduction à vue d'un texte de presse, accomplie dans le cadre des travaux dirigés de traduction à vue, c'est que l'apprenti traducteur est censé recevoir une formation qui se plie à plusieurs types de traduction, conformément aux curriculums de ces programmes de master en traduction. Il revient à chacun des traducteurs diplômés de s'orienter selon ses propres compétences et, malheureusement, selon le type d'activité traductrice exigée à un moment donné, dans une zone géographique donnée et dans un contexte économique, politique ou social donné.

Cet article s'articule autour de la traduction à vue d'un éditorial, traduction réalisée dans le cadre des travaux dirigés de traduction à vue. Nous avons voulu savoir quelles sont les connaissances des étudiants susceptibles d'être mises à profit pour faire la traduction à vue de cet éditorial, en premier lieu. Le second point d'intérêt concerne les connaissances, les informations, les capacités intellectuelles ou autres, les compétences qui font défaut aux étudiants pour résoudre une tâche de ce type-là. Les résultats de cette expérimentation seront exploités et mis à profit pour améliorer le travail du professeur qui ajoutera de nouvelles stratégies dans son activité didactique et pour combler les lacunes de divers types identifiées au niveau des connaissances des étudiants.

2 LA TRADUCTION À VUE, CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES

Il est généralement admis que la traduction à vue consiste à traduire, oralement, un texte écrit, après une première lecture (Gouadec 2001 : 327-339). Dans ses considérations sur la traduction à vue, Gouadec (ibid.) insiste sur deux de ses caractéristiques essentielles : l'oralité et la rapidité.

En ce qui concerne la traduction orale, une distinction s'impose : celle entre la traduction à vue, qui implique une lecture rapide préalable du texte et sa traduction orale, et la traduction à l'œil qui consiste dans la traduction d'un texte rédigé sans lecture préalable. Cette distinction est souvent faite dans la littérature de spécialité (Curvers et al. 1986, dans Vincent Deligne 2009 : 56).

Pour ce qui est de la traduction à vue, il faudra tenir compte du fait que, vu l'oralité et la rapidité, le plus important pour celui qui fait ce type de traduction est de traduire le sens du texte. Évidemment, le texte de départ, étant rédigé, présente des caractéristiques comme : une langue soignée, des phrases complexes, comportant des subordonnées, des relations logiques, chronologiques, des paragraphes et des connecteurs reliant les subordonnées aux phrases principales et les paragraphes entre eux. Et encore, un texte rédigé possède les deux caractéristiques essentielles de tout texte, la cohérence et la cohésion. Le résultat de la traduction à vue d'un tel texte devra être un discours cohérent et cohésif. Mais, contrairement à la linéarité du texte écrit, la traduction orale à vue sera plutôt une variante condensée, on la dirait plus proche d'un résumé. Comme on le dit souvent (De Laet et Vanden Plas 2005 : 3-7, Farnoud 2014 : 2), la traduction à vue est plutôt un exercice de communication, on essaie de communiquer oralement dans une langue d'arrivée ce qu'un auteur a voulu exprimer dans la langue de départ. Certains tours de phrase, certains connecteurs seront omis ou remplacés pendant la traduction orale par des tours spécifiques à la langue cible, ce qui implique que le traducteur est en possession des compétences linguistiques nécessaires dans les deux langues.

Certains auteurs (Gouadec 2001 : 328) considèrent la traduction à vue comme un exercice préparatoire de la traduction simultanée et consécutive. D'autres (de Laet et Vanden Plas 2005 : 3-7) sont de l'avis contraire, soutenant que, si on dit cela, on met la charrue avant les bœufs. Leur argument fort est que la traduction simultanée ne peut pas se faire à partir de textes lus, mais à partir de discours prononcés librement, à un rythme raisonnable.

D'habitude, on recommande aux apprenants du métier de la traduction de respecter certaines étapes dans la traduction à vue. Ainsi, on leur recommande de faire la première lecture en poursuivant le repérage des idées principales, de la

cohérence entre les différentes parties du texte, tenant compte des relations logiques entre les paragraphes. Il est également souhaitable que le traducteur puisse identifier les sigles, qu'il soit capable de se rendre compte de ce qu'ils représentent et, si possible, en donner un équivalent dans la langue cible. Les noms propres et les chiffres ne devraient pas poser problème, sauf si les noms propres sont inventés ou le résultat d'un jeu de mots. On recommande encore aux étudiants de repérer les éventuels mots inconnus et d'essayer de comprendre leur sens dans le contexte ou d'essayer de se rendre compte de leur importance dans l'économie du texte, autrement dit s'il est possible de les omettre. À l'oral, l'expression n'est pas aussi soignée qu'à l'écrit, vu le manque de temps pour polir ce que l'on a à dire, couler cela dans des tours de phrases respectueux de la syntaxe et du style littéraire. Pour les traducteurs exerçant la traduction à vue, la recommandation est de respecter au moins le registre de langue du texte de départ et, dans ce but, de rendre le sens de la communication dans un registre de langue correspondant. Si possible, la structure syntaxique de la phrase devrait être respectée, même si le sujet et le prédicat sont dépourvus de leurs déterminants ; évidemment sans compromettre la compréhension du sens global. L'apprenti traducteur est censé se rendre compte du type de texte ou de communication auquel il a affaire et essayer d'en donner la version dans la langue d'arrivée. Plus précisément, s'il s'agit d'une déclaration, d'un communiqué de presse, d'une information à intérêt général, d'un avertissement en cas de calamité naturelle, la forme, la structure et la terminologie du texte dans la langue de départ doivent être rendues dans la langue d'arrivée.

D'habitude, la traduction à vue est employée dans les tribunaux, dans les conférences internationales sur des thèmes d'importance globale, dans des situations de conflits internationaux, dans des moments considérés comme importants, donc il n'y a pas lieu d'employer un langage familier, populaire, d'autant moins vulgaire.

Le registre de langue mis à part, il y a encore quelques recommandations concernant les éventuelles fautes : éviter les hésitations, les bégaiements et les pauses ou les phrases incomplètes. Trop hésiter sur le sens d'une séquence fait perdre du temps, le sens de la séquence suivante peut en souffrir au niveau de la compréhension et la conséquence peut être une traduction fautive ou incomplète. La recommandation essentielle est de rendre le sens global du texte, au lieu d'essayer de tout traduire, avec des fautes, des trous et, peut-être, des contresens. Nous reviendrons plus loin sur les erreurs ou fautes commises par les apprentis traducteurs.

Parmi les causes qui pourraient perturber la traduction à vue, dans la littérature de spécialité (de Laet et Vanden Plas 2005 : 4-7) on mentionne la présentation du texte, c'est-à-dire un texte sur une colonne ou deux, en petits ou grands caractères, avec simple ou double interligne. Ces faits pourraient mettre en difficulté le traducteur, se constituant dans des efforts supplémentaires qui concernent la lecture rapide du texte et la compréhension du sens de celui-ci. Cela nous ramène

à un principe de base de la traduction à vue, à savoir qu'on ne traduit pas à vue un texte, mais le sens du texte.

Les recommandations mentionnées répondent aux difficultés le plus souvent rencontrées dans ce type de traduction. Sur le parcours de ces recommandations, il n'a pas été mentionné, étant peut-être sous-entendu, que l'apprenti traducteur pratiquant la traduction à vue doit maîtriser la langue de départ ainsi que la langue d'arrivée.

3 ÉTUDE DE CAS : L'ARTICLE *CONTRE LA LANGUE UNIQUE*

L'article de presse qui est au centre de notre analyse est l'éditorial du *Monde diplomatique* (No. 711, juin 2013) « *Contre la langue unique* » et il est signé par un éditorialiste remarquable, Serge Halimi. Le thème de l'article est, en bref, une protestation contre la langue unique de l'Union Européenne, l'anglais, et une argumentation en faveur de l'emploi du français pour des raisons qui seront égrenées sur le parcours de l'article.

Pour les étudiants roumains en master de traduction, chargés de la traduction à vue de cet article, le thème a été identifié sans problèmes. Les difficultés résident ailleurs et, dans la plupart des cas, elles sont engendrées par des compétences qui font défaut aux étudiants.

Heureusement, dans notre cas, le texte est déjà divisé en paragraphes, on en compte sept. Cela devrait faciliter la lecture, sauf que deux autres faits concernant la présentation scripturale de l'article interviennent : le texte est écrit en petits caractères, sur deux colonnes et avec interligne simple à l'intérieur des paragraphes.

La traduction à vue des deux premiers paragraphes n'a pas posé beaucoup de problèmes aux étudiants. Les étudiants ont pu mettre à profit quelques connaissances de linguistique textuelle, impliquant des connaissances des types de texte. Ils ont reconnu dans cet éditorial un texte argumentatif et les caractéristiques qui vont avec : la donnée-argument, la conclusion et l'enchaînement des arguments.

Considérons le premier paragraphe :

Contre la langue unique

Marché unique, monnaie unique, langue unique ? Les portes et les ponts illustrant les billets européens incarnent déjà la fluidité des échanges entre des commerçants sans ancrage et sans histoire. Faut-il que les étudiants puissent quitter leur pays sans dictionnaire ? Avec comme seul passeport

linguistique un anglais d'aéroport. Utilisable partout surtout dans les universités françaises.

La traduction a été facilitée par la connaissance d'autres notions de la linguistique textuelle, à savoir l'identification de la succession des thèmes et des rhèmes comme : *langue unique, monnaie unique*. Nous avons constaté que les difficultés ont résidé dans la traduction d'une expression à caractère figuré, *passport linguistique*, et dans la traduction d'une collocation, *anglais d'aéroport*. La confusion a été engendrée par la présence de quelques substantifs appartenant au même champ sémantique : *étudiant, dictionnaire, université*, employés dans leur sens dénotatif, et, dans le même contexte, il y a le terme *passport linguistique*, employé dans le sens figuratif de *connaissances de langue*.

Dans le même paragraphe, les étudiants se sont trouvés confrontés à une autre difficulté, la collocation *anglais d'aéroport*. N'étant pas familiarisés avec cette appellation d'un anglais rudimentaire en tant qu'*anglais d'aéroport*, ils ont choisi la solution la plus facile, celle de la traduire littéralement.

Analysons maintenant le deuxième paragraphe :

Car il paraît que celles-ci restent encore trop « décalées » – comme le reste du pays. Imaginez : on y parle toujours... français ! Mme Geneviève Fioraso, ministre de l'enseignement supérieur et de la recherche veut supprimer cet « obstacle du langage ». Il découragerait les étudiants des pays émergents, la Corée, l'Inde, le Brésil, de venir se former en France.

Au passage d'un paragraphe à l'autre, l'étudiant est censé faire une transition logique, ce qui, dans le texte dont on s'occupe, n'est pas difficile à faire, surtout grâce au connecteur *car*. Les étudiants ont aussi reconnu dans *celles-ci* une anaphore des *universités françaises*. Dans le cas de ce deuxième paragraphe, la difficulté a consisté dans la traduction de la collocation *pays émergents* et dans la traduction du verbe *se former*. De nouveau, ils ont choisi la solution la plus rapide et la plus facile, la traduction littérale, sans trop bien savoir expliquer ce que c'est un *pays émergent* et sans faire attention au sens du verbe *se former* dans le contexte de l'enseignement supérieur français.

Par la suite, comme c'est un texte argumentatif, les étudiants ont essayé d'identifier les arguments pro ou contre – plutôt contre – la langue unique, en essayant de tout traduire. Ils auraient pu traduire *la langue de Molière* par *le français* et *la langue de Shakespeare* par *l'anglais*, procédé qui leur aurait fait économiser du temps, mais ils ne l'ont pas fait.

Ce que nous avons remarqué sur tout le parcours de la traduction a été cette tendance des étudiants de tout traduire, au lieu de traduire plutôt le sens, la méconnaissance de beaucoup de collocations, comme *le parcours du combattant, droits*

d'inscription à l'université, l'exception culturelle française, responsables politiques, ainsi que la méconnaissance de quelques mots (assez peu) comme opiniâreté, quarteron.

L'élément qui a posé le plus de problèmes a été, de loin, l'absence de certaines connaissances qui portent sur la culture et la civilisation de la France. Il s'agit de leur impossibilité de comprendre et de traduire les séquences linguistiques qui font référence à des éléments de culture et de civilisation de la langue dont on traduit, ou, plus exactement, ce que nous appelons, généralement, un culturème.

4 LES CULTURÈMES ET LEUR RÔLE DANS LA TRADUCTION

La notion de culturème préoccupe les linguistes et les théoriciens de la traduction depuis un certain temps (Martinet 1963, Benveniste 1974, Chesterman 2000, Lungu Badea 2009, Motoc 2017, entre autres). Selon les spécialistes du domaine Lungu Badea (2009) le culturème est une *notion nomade et en perpétuelle évolution*. Dans leurs articles, Lungu Badea et Motoc (ibid.) présentent un historique très documenté sur cette notion, en retraçant les origines et l'évolution de son sens. Si, dans les études de Martinet (1963, 1980), celui-ci parle de culturème comme d'une unité porteuse d'informations culturelles, mais en se rapportant surtout à des éléments intraduisibles d'une langue à l'autre, vu la différence entre deux cultures en contact, au fur et à mesure que les études sur la traductologie avancent, la définition ne change pas d'une manière significative, mais elle élargit sa sphère de compréhension. Une des définitions signalées par la linguiste roumaine Lungu Badea nous a semblé particulièrement importante, à savoir celle de Benveniste (1974 : 64-65, dans Lungu Badea 2009 : 8) qui dit que : « Le culturème fonctionne comme un signe : il doit être sémiotiquement reconnu pour être sémantiquement compris. » Cette définition convient parfaitement à la difficulté concernant, tout d'abord, la compréhension et, ensuite, la traduction de la deuxième phrase du texte : « Les portes et les ponts illustrant les billets européens incarnent déjà la fluidité des échanges entre des commerçants sans ancrage et sans histoire. »

Si, au premier abord, les étudiants ont buté contre la difficulté de traduire à vue la collocation *billets européens*, ils ont pensé qu'une traduction mot pour mot résout le problème. À mieux réfléchir, ils se seraient rendu compte qu'il faudrait plutôt comprendre ce que cette collocation veut dire et comment la représentation graphique suggérée par les mots *les ponts et les portes* de ces billets renvoie à la monnaie unique. Voilà comment la reconnaissance sémiotique conduit à l'interprétation sémantique et seulement ensuite à la traduction en connaissance de cause.

Dans son étude, la même linguiste roumaine, Lungu Badea (ibid.) fait la différence entre transfert d'information d'une langue à l'autre et transfert de connaissances au niveau culturel. Elle cite les étapes de ce transfert culturel, identifiées par Chesterman (2000 : 6, dans Lungu Badea 2009 : 10) qui consistent dans :

- Le repérage dans le texte source des unités de transfert des connaissances et des culturèmes ;
- La sélection et le traitement des unités compte tenu des informations transmises ;
- Le transfert des unités sous forme d'énoncés.
- L'élaboration, dans le texte cible, d'une structure de connaissances adéquate/reconnaissable, sur la base de critères pragmatiques, dans le but de la traduction/communication.

Dans ce sens, en parlant de repérage des unités de transfert de connaissances et de culturèmes, on remarque l'opiniâtreté des étudiants de traduire *la langue de Molière* par *limba lui Molière* et *la langue de Shakespeare* par *limba lui Shakespeare*, au lieu de dire tout simplement le français et l'anglais. Cela leur ferait gagner du temps, car il faut dire que ces clichés de la langue n'impressionnent plus en tant que les figures de style, justement parce qu'ils sont devenus clichés. Pour un traducteur faisant de la traduction à vue, le sens est plus important à respecter que l'intégralité de la traduction.

Tout en parlant de noms propres, on en remarque de contemporains : Mme Fioraso, Nicolas Sarkozy, Toubon et de moins contemporains, comme La Princesse de Clèves. Si on a l'impression que tout le monde connaît le nom des présidents français, tout le monde n'a pas la prétention de reconnaître le nom des ministres (Mme Fioraso), un nom faisant référence à la présidence de François Hollande, sous le règne duquel elle a été ministre de l'enseignement et de la recherche pendant ...10 mois et quelques jours. Tout de même, en arrivant au nom propre *Toubon* dans la séquence linguistique *la loi Toubon*, en tant que professeur de français on s'attend à une réponse plutôt affirmative à la question : « J'espère que vous avez entendu parler de la loi Toubon ? » Il ne s'agit pas quand même d'un nom à résonance étrange, comme Lula da Silva, ex-président du Brésil, un pays plus éloigné et, peut-être, un sujet un peu à l'écart des préoccupations des étudiants. Par ailleurs, son nom n'a pas été reconnu par les étudiants dans le contexte d'une autre traduction à vue, étant interprété comme *Lola*, un nom propre plus commun, présent dans plusieurs langues.

En revenant à la loi Toubon, les connaissances la concernant ont été totalement absentes de la culture générale des étudiants. Pour une fois, une loi semblable a failli être introduite en Roumanie, La Loi Pruteanu, selon le nom du linguiste

qui l'a proposée. Lois semblables, effets identiques, voilà autant d'éléments qui auraient pu conduire à une traduction exacte. Alors même que la traduction n'est pas affectée par la méconnaissance du sujet en question, nous considérons qu'une traduction en connaissance de cause est plutôt recommandable.

5 ERREURS ET FAUTES

Dans l'analyse contrastive considérée dans le contexte de l'enseignement, un concept revient et devrait être pris en considération dans le domaine de la traduction. Il s'agit du concept de l'erreur. Nous avons tendance à appeler erreur ou faute n'importe quelle non-concordance entre ce qui est correct et ce qui ne l'est pas. Mais, Collombat (2009 : 8-9) fait la différence entre erreur et faute : l'erreur ne surviendrait qu'une fois, tandis que la faute est une erreur qui revient après avoir été signalée et qui donc n'a pas été retenue et corrigée par l'apprenant.

Cette distinction concerne la traduction en tant que *stratégie* de l'enseignement d'une langue étrangère. Dans le contexte de l'enseignement de la traduction à vue, nous considérons que les concepts doivent être maintenus même si les circonstances diffèrent et même si les remèdes, pour ainsi dire, diffèrent.

Les erreurs et les fautes sont appelées « disfluences » par Deligne (2009 : 53). Selon lui, une disfluence est « tout accident dans l'énonciation du message (rupture ou fluidité) ». La catégorie des disfluences englobe l'hésitation, la pause, la répétition, la reprise et l'allongement, en somme les non-concordances apparaissant dans la production orale du texte dans la langue d'arrivée.

Dans le contexte de la traduction à vue, il s'agit de la confrontation entre un texte écrit et un discours produit, après une lecture rapide. Le temps de réflexion est bref, une décision doit être prise sur-le-champ, sans la possibilité de revenir en arrière.

Sur le parcours de sa préparation en vue de devenir traducteur ou interprète, l'étudiant doit éliminer les erreurs et les fautes. Il est difficile d'établir une hiérarchie en ce qui concerne la gravité, du point de vue de la traduction proprement-dite.

Tout apprenti traducteur doit tirer des leçons de ses propres erreurs et fautes ou disfluences. Les théoriciens (Collombat 2009) sont d'avis que la correction des erreurs revient à l'enseignant, tandis que la correction des fautes revient à l'apprenant, en l'occurrence l'apprenti traducteur. Si celui-ci n'a pas autant de connaissances linguistiques, il lui faudra les récupérer au plus vite. S'il n'a pas autant de connaissances dans la langue maternelle (ce qui est souvent le cas), il lui faudra y remédier.

En ce qui concerne les culturèmes, c'est un domaine plus complexe et plus difficile à récupérer, à rattraper, à combler. Nous insistons sur ce défaut de l'enseignement de la traduction à vue : il faut insister sur l'enseignement de la langue étrangère, mais aussi sur l'enseignement de la culture étrangère, de la situation sociale, politique du pays dont on en apprend la langue.

6 CONCLUSION

La traduction à vue est un type de traduction mixte, impliquant le passage de l'écrit à l'oral et corroborant les compétences des deux types de traduction. Pour ce type de traduction, les compétences linguistiques doivent être complétées par d'autres compétences, comme la compétence thématique, en premier lieu ; traduire un texte sans savoir ce dont il s'agit est absolument impossible, vu que le traducteur a besoin de connaître le vocabulaire appartenant au domaine respectif dans les deux langues.

La traduction à vue est un exercice très utile dans un programme d'études universitaires (surtout en master de traduction) car elle oblige l'étudiant à faire des choix rapides, de raccourcir ses moments de réflexion et, surtout d'intensifier son attention pour être sûr d'avoir fait le bon choix.

L'important dans la traduction à vue n'est pas de tout traduire, mais de communiquer le sens contenu dans le message dans la langue de départ dans un message équivalent dans la langue d'arrivée.

La traduction à vue n'est pas exactement un exercice de version (du français vers le roumain) dont les vertus seraient principalement : de se constituer dans un exercice de compréhension de la pensée de l'auteur, de contribuer à la formation à la clarté et à la précision, de devenir un exercice d'expression orale en langue maternelle et d'être un test de culture générale et de connaissances. C'est plutôt un exercice de transmission d'un message d'une langue à l'autre, une transmission autant que possible claire, sans ambiguïtés et sans omissions portant atteinte au sens global du texte.

Les erreurs et les fautes des étudiants en traduction devront être signalées, analysées et corrigées par les enseignants. En même temps, elles doivent être mises à profit dans le but de l'amplification de la compétence et de l'amélioration de la performance surtout par l'effort des intéressés, c'est-à-dire des apprenants, car il s'agit de leur futur métier.

Références bibliographiques

- Benveniste, Émile, 1974 : *Problèmes de linguistique générale. II Sémiologie de la langue*. Paris : Gallimard.
- Chesterman, Andrew, 2000 : Memetics and Translation Studies. *Norwegian School of Economics and Business Administration* 5. 1-17.
- Collombat, Isabelle, 2009 : La didactique de l'erreur dans l'apprentissage de la traduction. *The Journal of Specialised Translation* 12. 37-54. https://www.jos-trans.org/issue12/art_collombat.pdf. (Consulté le 4 mai 2019)
- Gouadec, Daniel, 2001 : *Formation des traducteurs*. Paris : La Maison du dictionnaire. <https://ro.scribd.com/document>. (Consulté le 2 mai 2019)
- Deligne, Vincent, 2009 : Analyse des disfluences : étude des reprises dans un exercice de traduction à vue anglais-français. *Equivalences* 36/1-2. 53-72. https://www.persee.fr/doc/equiv_0751-9532_2009_num_36_1_1417. (Consulté le 3 octobre 2020).
- De Laet, Frans et Raymond Vanden Plas, 2005 : La traduction à vue en interprétation simultanée : quelle opérationnalité ambitionner ? *Meta* 50/4. <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/2005-v50-n4-meta1024/019835ar/>. (Consulté le 3 août 2019)
- Farnoud, Esmaeel, 2014 : Processus de la traduction : charge cognitive du traducteur. *Corela*, <http://journals.openedition.org/corela/3615>. (Consulté le 23 avril 2019)
- Lungu Badea, Georgiana, 2007 : La traduction de l'écart culturel. Cano López, Pablo (éd.) : *Actas del VI Congreso de Linguística General* 1. 687-700. https://www.academia.edu/1249770/La_traducion_de_lectart_cultural. (Consulté le 3 octobre 2020)
- Lungu Badea, Georgiana, 2009 : Remarques sur le concept de culturème. *Translations* 1/1. 15-78. https://www.researchgate.net/publication/272265396_Remarques_sur_le_concept_de_cultureme. (Consulté le 22 juillet 2019)
- Martinet, André, 1980 : *Éléments de linguistique générale*. Armand Colin : Paris.
- Motoc, Diana, 2017 : Conceptul de cultura în traductologia românească și spaniolă. Similitudini și discrepante. Lungu-Badea, Georgiana et Nadia Obrocea (éds.) : *Studii de traductologie românească. I. Discurs traductiv, discurs metatraductiv. In honorem professoris Ileana Oancea*. Timișoara : Editura Universității de Vest. 152-169. <http://www.diacronia.ro/ro/indexing/details/V4219/pdf>. (Consulté le 3 octobre 2018)

Source

Halimi, Serge, 2013 : Contre la langue unique. *Le Monde diplomatique*, juin, <https://www.monde-diplomatique.fr/2013/06/HALIMI/49153>. (Consulté le 3 octobre 2018)